

tacles contemporains qui prétendent les continuer. Les traits divins de Notre-Seigneur y sont humanisés, ou, ce qui est pis, "dramatisés," "poétisés," selon le goût et les impressions d'un auteur profane, ignorant de la religion et ne comprenant point l'inaccessible hauteur du sujet qu'il croit dominer.

La différence est aussi profonde entre les acteurs qui représentent les mystères et les comédiens qui jouent les drames d'aujourd'hui. Autrefois, celui qui avait mission de figurer, sur la scène, un personnage sacré, remplissait son rôle avec le sentiment d'accomplir une fonction presque religieuse : il y apportait un respect profond, des intentions pures, un esprit foncièrement chrétien ; c'était la foi et la piété qui lui inspiraient l'attitude à tenir. Actuellement, on voit un artiste dramatique, indifférent ou même hostile à la religion, paraître en public, un jour sous les vêtements d'une canaille et le lendemain sous la robe sacrée de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Cela n'a-t-il point, vraiment, quelque chose d'odieux ? D'ailleurs, où donc cet acteur prendrait-il le sentiment de son personnage ? Il ne le conçoit nullement, il est impuissant à le pénétrer ; il ne cherche pas même à le saisir. Sa grande préoccupation, son unique souci, c'est de trouver des effets inédits. Quelque fameuse comédienne, après avoir interprété cent rôles différents, après avoir "admirablement" rendu, si l'on en croit ses dévots, la souffrance et la joie, le vice et la pureté, la tendresse et l'aversion, l'amour le plus noble et la passion la plus vile, aura fantaisie, un beau jour, d'incarner la Vierge Marie ; c'est un personnage nouveau, qui pourra mettre en relief un nouveau côté de son merveilleux talent. Tout de suite, elle invitera quelque poète ami à lui tailler, sur sa mesure, une Vierge Marie ; et nous aurons, grâce à elle, un drame sacré de plus ! Et l'on ose comparer de telles productions aux mystères du moyen-âge !

Quant au public moderne, on a déjà vu tout ce qu'il en fallait penser, tout ce qui le différencie radicalement du peuple chrétien d'autrefois. Ce peuple chrétien s'en allait aux mystères avec l'intention de retrouver Dieu et de puiser des pensées de foi, même à ses heures de loisir et au milieu de ses divertissements. Or, la meilleure et la plus honnête partie des spectateurs contemporains ne demande aux drames sacrés qu'une distraction quelconque et nullement une leçon, ni un exemple. Il est à remarquer d'ailleurs que les représentations soi-disant évangéliques sont aujourd'hui données, généralement, pendant les derniers jours de la Semaine sainte. A ce moment de l'année, les dévots, les hommes de foi, les chrétiens assez pénétrés de Dieu pour chercher une édification jusque dans leurs réjouissances, ne songent guère à courir au théâtre ; ils vont assister aux offices. Et le public des drames sacrés se recrute surtout parmi les chercheurs de distractions, trop heureux, dans la suspension de presque tous les plaisirs, de rencontrer encore un spectacle dramatique. En somme, entre ces pièces contemporaines et les mystères du moyen-âge, il n'y a presque aucune ressemblance.

Sans doute, il existe aussi des poètes chrétiens, — et parmi ceux dont je voudrais parler, deux sont manifestement inspirés de sentiments religieux, — dont les tragédies, représentées devant un public croyant, par des comédiens pénétrés de leur rôle et